

# Contredire les automatismes oppressifs au travail

— Dan Nickerson  
Freeport (Maine), USA

## **E**XTRAIT D'UNE LETTRE A J—

Merci pour ta lettre pleine de bon sens concernant l'interruption des commentaires oppressifs de la part des hommes au travail. Je te confirme avoir dit que je ne contredis pas toujours tous les commentaires oppressifs directement, mais que je lie d'abord connaissance avec les gens, en ignorant en partie les bêtises qui sont proférées pour y revenir plus tard. Ta décision de contredire les trucs oppressifs est une bonne chose, et ta réflexion sur les façons possibles d'interrompre les blagues sexistes, racistes et homophobes était excellente. Oui, le fait d'écouter simplement sans apporter aucune contradiction peut donner de la crédibilité à ce qu'ils disent, et ricaner avec eux aussi. Tu as parlé de leur demander ce qu'ils pensent vraiment quand ils font ces blagues et je pense que tu as raison en disant que souvent les gens ne veulent pas qu'on leur demande d'être sérieux quand ils s'amuse ou essaient de s'amuser, même si c'est oppressif.

J'apprécie que tu aies vraiment essayé des choses. Aucune tentative n'est gâchée quand on essaie de comprendre les gens. Tu peux presque toujours revenir et t'excuser de tes erreurs ou, en persistant avec quelqu'un d'une certaine façon, tu peux récupérer sa confiance. Il me semble que ton attitude est correcte ; soumettre tes propres idées et actions à un examen constant, tout en agissant courageusement sur la base de tes idées comme si tu étais en sûr. C'est bien. A mon avis, on n'apprend pas grand chose d'une "demi-tentative". Donc, ta lettre était très encourageante pour moi parce que la plupart du temps, en travaillant sur cette même question, je me suis retrouvé dans la même position — pas très sûr de la manière correcte de procéder mais reconnaissant qu'il fallait faire *quelque chose* et d'une façon suffisamment décidée pour que les gens puissent *remarquer* que quelque chose était fait.

## PREMIÈRES TENTATIVES

Je vais donc poursuivre et parler un peu plus de cette question. Pour raconter l'histoire chronologiquement, à partir du moment où je suis entré à l'usine, je commencerai par le phénomène "casse-couilles" dont tu parles — des hommes traitant d'autres hommes de manière brutale comme une façon d'entrer en contact les uns avec les autres la plupart du temps. Je suis entré à l'usine peu de temps après ma décision de faire de la libération ouvrière le travail de ma vie. C'est pour ça que j'ai choisi un travail à l'usine. Je savais que pour y arriver, je devrais gagner le respect des gens de l'usine. Je savais aussi que dans ma jeunesse, pour différentes raisons, j'avais été victime de beaucoup d'abus de la part de garçons et que j'avais survécu en assumant le rôle de victime. Quand j'étais jeune, je n'étais pas aussi fort physiquement que les autres, et me défendre en me battant n'était pas une stratégie viable. J'ai appris à agir comme une victime, à rire de moi et à me dévaloriser pour alléger les mauvais traitements que je subissais. Mais à cause de la détresse que je portais, j'étais souvent attaqué quand une personne ou un groupe en avait envie, ce qui était fréquent dans mon quartier. J'aimais aussi être avec les autres et je n'étais pas rancunier envers eux, donc je ne me suis ni isolé ni retranché derrière un mur défensif. Quand j'y repense, je crois que j'étais facilement proche des gens individuellement. Souvent, il arrivait que je sois en train de jouer avec un autre garçon et ça se passait bien. Alors, si un groupe se formait et que ça devenait plus tendu, mon ami devenait hésitant, et quand le groupe avait besoin d'une victime, c'était moi qui trinquait et mon ami se rangeait du côté du groupe. J'ai enduré cela de façon régulière pour satisfaire mon besoin ou désir d'avoir des relations avec les autres.

Pourtant, en réfléchissant à la libération de la classe ouvrière, je me suis rendu compte que cette vieille stratégie de survie ne marcherait jamais. En tant que dirigeant, j'aurais besoin qu'on me respecte. Je devrais être capable de me défendre moi-même ainsi que mes principes et de me battre si

nécessaire, ou bien personne dans ce dur monde ouvrier ne me suivrait. C'était du bon sens. Dans le monde ouvrier, les gens suivent ceux qui ont du courage — ils ne vont pas risquer leur vie pour des promesses en l'air.

Sachant cela et connaissant mes automa-tismes, j'ai décidé que ma première priorité en entrant à l'atelier était de ne pas me laisser intimider. J'ai en gros décidé de passer à l'offensive, de forcer le respect et de ne pas être proche trop vite. Au lieu de suivre le chemin le plus facile en prenant part aux railleries et à l'auto-dérision, ou à la dévalorisation mutuelle au sein du groupe, j'ai décidé d'être un peu distant, un peu réservé, jusqu'à ce que sois sûr de pouvoir gérer la critique acerbe sans y participer en endossant le rôle de victime. C'était vraiment la "mauvaise" chose à faire, mais à l'époque je n'avais aucune assurance contre la résurgence de ces vieux automatismes "confortables", et je savais que mon travail en souffrirait.

Mes premiers amis furent un couple de lesbiennes, deux femmes parmi le peu qui se trouvaient dans ma zone de travail. Un jour, elles sont venues vers moi et m'ont dit : « On a un problème. » J'ai dit : « Lequel ? » Elles ont dit : « Il y a cette affiche sexiste qu'untel a mise là-bas, on n'aime pas ça et on ne sait pas quoi faire. » Puisque j'avais décidé d'être offensif, j'ai dit : « Aucun problème. » et je suis allé déchirer l'affiche. Une bande de types a vu ce que j'avais fait, mais je pouvais voir que je les avais un peu intimidés. Quel genre de type irait déchirer une affiche d'une femme en bikini ? Et donc, personne ne savait quoi penser de moi. Il s'avère que le type qui avait mis l'affiche était un des trafiquants de drogue locaux et c'était une publicité pour une activité qu'il essayait de monter probablement pour blanchir de l'argent. Il était un peu fou, donc je suppose que les gens ont pensé que j'étais "dérangé" ou que je n'avais peur de rien. Probablement un peu des deux. Ce qui était bien, c'était que j'avais attiré l'attention des gens et ils comprenaient que j'étais capable d'agir. J'ai beaucoup tremblé.

## APPRENDRE PAR L'EXPÉRIENCE

Sur cette base-là, il m'a fallu longtemps pour être proche des hommes au travail. Ils se méfiaient un peu de moi avec raison. J'ai grandi dans la classe ouvrière, mais j'ai suivi un cursus universitaire et on m'y a insufflé suffisamment d'arrogance pour que j'aie quelques automatismes de supériorité et quelques manières et valeurs prétentieuses. Ça m'a pris six ans pour pouvoir *apprécier* ces hommes et ne pas seulement faire la grimace et bouillir intérieurement en voyant les bêtises qu'ils faisaient. Le tournant s'est produit quand je me suis rendu compte que ce n'était pas de leur faute et que je pouvais les apprécier pour ce qu'ils étaient — que je ne ferai pas de mal aux lesbiennes, ou aux femmes, ou à quiconque, en les appréciant tels qu'ils étaient. Je me suis rendu compte que la plupart du temps quand ils blaguaient, ils n'opprimaient *personne*, que les personnes attaquées n'étaient pas présentes et qu'il s'agissait en fait de séances sur leurs propres sentiments de colère et d'impuissance. Quand une personne appartenant à ces "groupes attaqués" était là, les types étaient surtout simplement distants et embarrassés et ne savaient pas trop comment s'y prendre avec elle.

Un tournant s'est aussi produit pour moi quand une lesbienne dont j'étais proche au travail est devenue très amie avec un des gars les plus "grande gueule", les moins attentifs et les plus costauds. J'ai réalisé que ce n'était pas les paroles oppressives qui étaient le plus dur pour elle ; c'était l'isolement et le manque de contact avec les gens. Je ne sais pas si ce gars aimait les lesbiennes ou pas, mais il l'aimait *elle*, et il était tout à fait évident pour moi que si quelqu'un venait à la menacer ou lui faire du mal de n'importe quelle manière, ce serait une sale journée pour lui parce que gars-là lui ferait la peau. J'ai compris que toute lesbienne a besoin d'un ami comme ça.

Petit à petit, j'ai amélioré ma façon de gérer ces choses-là, en étant plus détendu avec les gars, plus tolérant de leurs détresses et plus proches d'eux. Pour aider les gens à être réalistes à propos des défis personnels dans leur rôle de leader de la classe ouvrière, je leur dis : « Il m'a fallu six ans pour apprécier les hommes avec qui je travaille, deux ans de plus pour être proche d'eux et depuis, on réfléchit à ce qu'on va faire de ces relations ». Il y a un tas de façons de travailler avec les gens sur ça. Il y a beaucoup de place pour la créativité et pour que les gens prennent conscience de leurs propres forces ou "flexibilité" en tant qu'écoutants et ne se sentent pas obligés de procéder de façon

"correcte". Il est important de se rappeler qu'on connaît son entourage mieux que quiconque et qu'on est le/la mieux placé-e pour décider de ce qui marche dans telle ou telle situation.

Plutôt que d'essayer "d'interrompre" une conversation oppressive, il est souvent plus facile de trouver comment amener les questions brûlantes soi-même. Au lieu de gérer la situation quand "le truc" est restimulé et qu'il se déverse à flots, vous pouvez amorcer une conversation ou une discussion ou une bonne décharge à un autre moment où il y a plus de disponibilité. La plupart d'entre nous pouvons mieux gérer les détresses des gens quand nous y sommes *préparés*. On peut amener les choses au moment ou de la manière qui nous permet d'avoir plus d'attention.

## UN TRAVAIL CONTINU

Si on travaille avec les gens sur le long terme, je pense qu'on peut décider quand et comment travailler avec eux sur ce truc. C'est différent quand quelqu'un est attaqué, mais souvent "les victimes" doivent apprendre à gérer ça eux-mêmes. Parfois, il est nécessaire que les gens règlent la question entre eux. J'utilise mon jugement pour savoir quand m'immiscer et quand ne pas le faire. Il est possible de détériorer sérieusement la relation entre deux personnes en intervenant de façon trop appuyée. Parfois, il vaut mieux simplement écouter "la victime" après l'incident et apprécier ses réussites à ce moment-là. Les gens se sentent plus forts quand ils peuvent gérer ces trucs eux-mêmes. Il est important de réaliser qu'on rencontre énormément de situations *différentes* quand ce truc oppressif est actif.

Sur le long terme, être proche des gens est la clé. Quand les gens ont commencé à me connaître un peu mieux au travail, deux d'entre eux sont venus me voir pour "exiger" que je montre davantage de moi-même. (On doit toujours être conscient des signes subtils que les gens nous envoient quand ils ont besoin qu'on leur montre un peu ce que nous sommes, et on doit de temps en temps lancer des ballons d'essai — « Oh mince, cette personne me rappelle mes années de fac ! », « Oh, t'es allé à la fac. » — pour voir s'ils sont désireux d'en savoir plus sur nous.) Ils se moquaient de mes attitudes, puisque mes vieilles rigidités leur avaient fait deviner ce qu'elles étaient, en me demandant ce que je pensais de telle ou telle chose ou en "m'accusant" de prendre des postures. Après ça, ils me débitaient toute leur détresse sur le sujet.

Quelque chose qui plaît bien à certains pendant le travail, c'est de "démarrer un truc" — une sorte de débat, ou des blagues ou un chahut pour casser l'ennui. C'était devenu une habitude que quelqu'un lance périodiquement : « Alors, Dan, qu'est-ce que tu vas nous trouver aujourd'hui ? » Quelqu'un suggérait parfois quelque chose, ou à mesure que je m'améliorais à ce jeu, j'attendais un moment en réfléchissant à un sujet pour lequel il y aurait suffisamment d'attention (de ma part et de la leur) et je le développais et puis chacun donnait son opinion. En général, c'était une question concernant l'oppression puisqu'il y avait une forte attente pour travailler là-dessus. C'était beaucoup plus léger que "d'interrompre l'oppression" et c'était plus efficace. Et ces conversations nous donnaient des éléments de référence quand plus tard l'oppression commençait à se manifester — d'autres que moi les reprenaient, ou c'était moi qui les leur rappelais. Souvent, encore une fois, les gens focalisaient leur attention sur moi pendant qu'ils travaillaient sur cette détresse. Il est important de se souvenir que les gens ont envie de travailler, même sur l'oppression, avec un-e bon-ne écoutant-e. Mes collègues ne me laissent plus me cacher autant maintenant. Le fait d'écrire ces lignes me rappelle combien le respect pour la personne est crucial et combien il est important d'essayer de se rapprocher des gens quelle que soit la façon dont ils réagissent où quels que soient vos sentiments.

Maintenant, la plupart du temps, quand ils me chahutent, c'est vraiment amusant. Il y a énormément de franche rigolade, et des conversations sérieuses succèdent à des moments où on se moque de Dan. Une chose que j'ai comprise, c'est de sourire. Beaucoup de ces types déchargent immédiatement, au milieu de leur discours totalement scandaleux, si je les regarde simplement avec un grand sourire magnifique et sincère. Si j'oublie de faire ça, les choses se tendent parfois. Il faut aussi que je fasse attention de ne pas perdre pied. L'admettre est une bonne chose. Je dis souvent : « Bon, je dois retourner à mon poste, vous m'avez bien eu encore. » C'est en général l'occasion de décharge. Une fois,

j'ai dit ça, visiblement le type passait un bon moment et n'en avait pas fini avec moi, et il était prêt à faire en sorte que ça continue. Il a dit : « Bon, prends une minute ... » J'étais presque scié d'entendre le jargon de Co-écoute dans cette situation, mais c'était super. Il m'a donné un peu de temps pour me remettre, et nous sommes repartis. Le principal est d'apprécier les gens, et pour moi, ça veut dire essayer d'identifier tout ce qui me fait me sentir incapable de le faire et m'en débarrasser.

Une fois, j'avais des billets de tombola pour une collecte de fonds en faveur d'une législation pour le choix à l'avortement et contre les discriminations qu'une association de femmes organisait. Je savais que mes collègues adoraient les tombolas, alors j'ai laissé traîner quelques billets et leur ai parlé du prix, qui était un week-end pour deux en chambre d'hôte. Ils ont commencé à sortir leur portefeuille. Je n'ai pas voulu laisser passer l'occasion pour des séances, alors j'ai dit : « Il faut que je vous dise par qui s'est organisé. » Je leur ai dit et ensuite j'ai écouté des séances massives sur le fait que Dan était "manipulé par sa femme", etc, etc ... Une bonne partie du temps, je suis resté bon écoutant, et puis j'ai commencé à croire la détresse, à être découragé et fatigué d'écouter, alors j'ai commencé à ranger les billets de tombola dans ma poche et à partir. Le gars le plus grande gueule s'est arrêté au milieu de sa tirade, m'a pris les billets de la main et a crié, « Où tu vas avec ça ? » Il en a alors arraché un et m'a donné un dollar. Avec un grand sourire, il a dit : « Le meilleur dollar jamais dépensé ! ». Un autre gars a même signé une pétition adossée à la collecte de fonds.

J'ai connu d'autres succès ici et là. J'ai eu l'occasion de faire la connaissance de personnes d'autres races et nationalités, ou ayant d'autres préférences sexuelles ou d'autres différences. Ça donne à mes collègues un exemple à suivre pour surmonter leur propre embarras de ne pas savoir comment se comporter avec une personne nouvelle. Souvent, les gens sont trop nerveux pour parler à quelqu'un quand ils ne savent si la personne parle bien anglais. Rien qu'établir ce contact avec les gens contredit beaucoup de racisme. Récemment, il m'est revenu que la force d'une oppression se trouve principalement dans l'isolement vis-à-vis d'autres groupes. Il y a des tas de façons de trouver des contradictions à ça. Une d'entre elles est de le faire soi-même.

Sur le lieu de travail, il ne faut pas très longtemps pour découvrir ce que les gens ont besoin de travailler en séance, et les possibilités de sujets à aborder ne manquent pas. Ils doivent juste savoir qu'on ne va pas les descendre s'ils s'énervent un peu et montrent vraiment ce qu'ils pensent ou ce qu'ils ressentent. Malgré les apparences au sein du milieu ouvrier, la réalité est que les gens gardent toutes ces choses-là pour eux, et c'est ce qui fait qu'elles se déclenchent si facilement au mauvais moment. Comme quand un gouvernement veut partir en guerre, il dispose d'une grande réserve de racisme refoulé auquel faire appel. Il faut se rappeler qu'un groupe de personnes me crachant son racisme à la figure, c'est tout à fait différent de la même chose faite envers une personne noire, par exemple.

## DEUX SITUATIONS

Ceci a constitué une autre prise de conscience utile pour moi. Le fait qu'il y a deux cas différents — celui où des personnes du groupe attaqué sont présentes et celui où elles ne le sont pas. Dans ce dernier cas, on a beaucoup plus de facilité pour agir, de laisser les gens montrer leur détresse et de travailler dessus. Ça aide certainement quand on se retrouve dans l'autre situation. Quand le groupe attaqué est présent, parfois il faut agir vite. Une fois, une collègue a fait l'objet de sexisme pesant au sujet d'un viol tristement célèbre dans un bar de Rhode Island où une femme avait été violée sur une table de billard. Cette collègue allait bientôt quitter l'usine et les gars la taquinaient en lui parlant de lui acheter une table de billard comme cadeau de départ. Elle était plutôt du genre "dure-à-cuire" et le plus souvent, elle leur renvoyait leurs blagues dans les dents, mais je voyais bien que là ça commençait à ne plus être drôle. Elle essaya de leur dire : « Mettez-là en veilleuse ! », mais ça n'a eu aucun effet et ensuite, deux autres femmes s'en sont mêlé en essayant de calmer les choses. Quand elles l'ont fait, le gars le plus véhément a nié que la "table de billard" avait un rapport quelconque avec le viol, ce qui était ridicule, et a essayé de renverser la situation en disant que ces femmes faisaient une montagne de rien du tout. Ça m'a vraiment énervé, ce qui m'arrivait souvent devant ce genre de choses et ce dont je ne suis pas très fier, mais j'ai quand même réfléchi un peu. Je me suis rendu compte que ces types allaient

organiser une fête pour cette femme plus tard dans un bar et que l'alcool aidant et sans aucun allié pour la soutenir, les choses pourraient mal tourner. Ces gars avaient une bonne relation avec cette femme et ils s'appréciaient tous mutuellement, mais les choses pouvaient tourner au vinaigre. Alors j'ai décidé qu'une action d'éclat était nécessaire et j'ai décidé de provoquer une dispute avec ce type. Je suis tranquillement allé le voir, et d'homme à homme, je l'ai accusé d'avoir prémédité sa blague et je l'ai aussi accusé d'avoir causé un autre vilain incident sans vraiment savoir si c'était le cas. J'avais parfaitement anticipé sa réaction — il a complètement explosé de colère contre moi et les trois cents personnes de l'usine en ont rapidement entendu parler.

Un an après, le type m'a invité à une sortie organisée par la compagnie pour aller voir un match des Red Sox. Je pense que le respect que je lui avais montré après coup avait vraiment fait une différence. Je n'avais pas vraiment envie d'y aller, mais ce genre de geste ne peut pas être ignoré. L'atelier entier s'est quasiment immobilisé quand lui et moi sommes allés voir le délégué du Comité d'Entreprise pour voir s'il restait des billets. Depuis, on a une relation cordiale, mais pas très proche, et je suis sûr qu'il est un peu plus attentif. En plus d'être attentif, je pense qu'il a vraiment compris que je ne lui en voulais pas personnellement et qu'il faut réfléchir à ces questions-là. Je pense qu'à travers cette confrontation, il a vraiment compris qu'il avait dépassé les bornes, mais sa fierté l'empêchait de l'admettre. C'est un type bien quand il se comporte bien mais comme beaucoup d'entre nous, il peut être entraîné dans sa détresse sans le vouloir.

Je me suis rendu compte qu'une partie de l'oppression de la classe ouvrière, et surtout des hommes de la classe ouvrière, c'est que nous sommes attaqués pour avoir commis le péché de montrer nos détresses. L'ouvrier de chantier est considéré comme le stéréotype de l'opresseur parce qu'il lui arrive de s'arrêter tout en sueur au milieu d'un travail salissant et exténuant pour regarder fixement une belle femme propre et bien habillée qui passe par là. Alors qu'on prête peu d'attention au fait que le Président poli et bien habillé de la holding qui a financé le projet de construction ne compte aucune femme parmi ses Vice-Présidents, qu'il socialise, négocie et travaille uniquement avec des hommes et que sa vie est parfaitement gérée par une assistante et une épouse qui ne reçoivent que peu de reconnaissance pour le succès qu'il obtient. On ne voit pas cette oppression institutionnalisée de la même façon que le comportement visible qui nous offense tous tellement, et pourtant c'est ce qui tient le plus puissamment l'oppression en place.

Cela ne doit pas excuser les bêtises "habituelles" parce que ce sont elles qui tiennent l'oppression *intériorisée* en place. Il faut reconnaître qu'une partie de l'oppression des hommes de la classe ouvrière est d'avoir de faibles ambitions. Les gens nous traitent avec condescendance, s'attendent à ce que nous soyons des rustres et réagissent à notre "mauvaise conduite" en nous ignorant ou en s'isolant de nous. La plupart d'entre nous ne sait toujours pas comment être respectueux face à une personne coincée dans un automatisme "blessant". Le sentiment, chez beaucoup d'hommes de la classe ouvrière, c'est qu'il s'agit d'une question de survie de pouvoir se mettre en colère ou rejeter la faute sur quelqu'un d'autre que soi-même pour tout ce qu'on est obligés de subir. Malheureusement, les seuls à qui nous avons la possibilité de montrer cela, ce sont nos proches et ceux qui sont au moins aussi opprimés que nous. Par conséquent, il faut qu'il y ait une certaine prise de conscience — et aussi que l'on se donne comme perspective quelque chose de plus que cette affligeante existence actuelle.

Paru dans *Working for a Living* N°7  
Traduit par Frédérique Braguier